

TEMPERATURE

Du 13 août 1902.
Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 59 35

Bulletin Meteorologique.

Washington, D. C., 11 août.
Indications pour la Louisiane—
Temps — beau mercredi et jeudi

NOTRE EDITION Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publie, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue reformera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle reformera également des matières d'actualité et les diverses questions d'intérêt public.

Ce numéro contenant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répartiront dans toutes les directions, tant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux. Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Notre Feuilleton.

Nous venons de commencer la publication d'un feuilleton nouveau, "Bel des Milliards", la dernière œuvre d'Henry Gréville, et peut être un merveilleux.

Arrestation de James Parish.

El Paso, Texas, 12 août.—Le surintendant M. B. Davis, de la compagnie d'Express Wells Fargo, de cette ville, a reçu un télégramme de la compagnie de détectives à Zarahua, Mexique, lui annonçant la capture de James Parish, le troisième des voleurs du train du Mexique Central.

La dépêche dit qu'on a retrouvé quelque argent quand Parish a été pris mais le montant n'est pas mentionné. L'arrestation a eu lieu dans les montagnes à cent milles de la localité où s'est produit le vol. Une récompense de \$200 avait été offerte par la compagnie Wells Fargo pour l'arrestation de Parish.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

LE ROI DU PAPIER.

Belle.

En ce moment, sur le fond de peluche rouge sombre, avec un splendide chandelier d'un blanc ceylan et scintillant comme le verre fin, avec ses yeux gris, si semblables à ceux de son jeune Harry, qui ressemblait à sa mère; avec son visage fin, d'une

LE DEVOIR DES ETATS-UNIS.

De ce que l'on avait prévu et prédit depuis longtemps, vient enfin d'arriver. Les troubles incessants qui agitent les trop nombreuses républiques du centre et du sud de l'Amérique et y mettent en péril tant d'intérêts légitimes, tant d'existences respectables, américaines et étrangères, ont enfin forcé l'Allemagne à intervenir pour y protéger ses nationaux contre les attaques dont ils sont l'objet. De là, l'envoi de navires de cette nation dans la Vénézuéla, à Porto Cabello, au des principaux ports de cette République.

Et de plus naturel. Toute puissance a parfaitement le droit d'aller protéger au loin ses nationaux menacés dans leur commerce ou dans leurs propriétés. Mais ici il se dresse un obstacle tout spécial que l'on ne rencontre à peu près nulle part ailleurs— la Doctrine Monroe—dont personne ne conteste la validité et qui interdit à tout gouvernement européen de prendre possession d'un territoire quelconque sur le continent américain.

On principe n'existe encore que par l'état de doctrine; il ne fait pas partie du code international, mais il est plus respecté qu'une loi écrite et, depuis le commencement du siècle dernier, aucun pouvoir ne s'est avisé de protester ouvertement contre lui. Mais pour que le gouvernement des Etats-Unis ait le droit d'intervenir dans un pays étranger, il faut qu'il y assure le maintien de l'ordre et le respect des intérêts étrangers. Le privilège dont jouissent les Américains dans le Nouveau Monde entraîne après lui un grand devoir, celui du maintien de la paix. C'est là la mission qui est dévolue à l'Union américaine en vertu de la Doctrine Monroe. Il lui appartient d'intervenir dans les luttes incessantes qui s'engagent entre les Républiques du Sud et du Centre. Le jour où elle aura le courage d'accomplir ouvertement cet important devoir, elle grandira aux yeux de toutes les nations; elle deviendra la première, la plus respectée de toutes les puissances. C'est le rôle glorieux que révoque pour elle les véritables amis de l'humanité.

Batue ainsi, la Doctrine Monroe grandit entre nous; elle devient la loi de tout le monde civilisé et s'impose à toutes les nations. On a pu craindre un instant que le débarquement de quelques troupes allemandes sur le territoire du Vénézuéla n'eût des suites fâcheuses. Nous n'y avons jamais cru; nous y croyons aujourd'hui moins que jamais.

L'Allemagne, comme la France, comme l'Angleterre, comme les autres puissances reconnaît et respectera la Doctrine Monroe, d'avance, à l'heure qu'il est, une des bases du droit international. Mais la position prise par les Etats-Unis serait beaucoup plus inattaquable encore, s'ils se faisaient nettement et ouvertement un devoir de maintenir le paix et la tranquillité sur toute l'étendue de l'hémisphère occidental.

UNE NOUVEAU ANGLAISE.

Un journal londonien, le "Daily Mail", reproduit la gracieuse silhouette d'une jeune miss dont le bras nu, délicatement replié, porte, gravé à la hauteur

du coude, le portrait de son "sweetheart", lisez: fiancé. C'est la nouvelle mode adoptée par la jeunesse aristocratique de la Grande-Bretagne d'arborer ainsi sur l'épiderme les traits de celui ou de celle que l'on aime. On avait essayé d'albâtre du tatouage, et en faveur il y a quelques années. Mais le tatouage présentait un terrible inconvénient qu'une jeune miss au peu "fieri" pouvait avoir "un bout de peu d'années" un véritable album, de ce genre au premier braset.

Le procédé actuel dérive de la photographie. L'impression n'est pas indélébile. Une image peut s'effacer du bras aussi facilement que du cœur.

UNE FORCE PERDUE.

Une après-midi—voici quelque dix ou douze ans—comme j'étais dans le cabinet de travail du Prince P... aujourd'hui en Amérique, où je ne serais pas étonné d'apprendre, un de ces matins, qu'il est devenu roi de quelque chose, fut, éclair, clair ou pétrole, je trouvais le maître de ce que nous appelons un "business" avec ses deux personnes. Contrastant avec sa fine et mâle figure de Slave ou le double croc d'une moustache blonde évaquait en élégance le souvenir d'une lignée d'ascendants guerriers, ses deux interlocuteurs étaient bruns.

Le premier, de taille moyenne, m'était connu. C'était le fils d'un médecin en retraite, le docteur B... , au regard si étrangement mélancolique. Le second, plus grand, de haute taille même, mais si admirablement proportionné que cette hauteur ne se remarquait pas, était également brun et, comme ses deux compagnons, portait une fine moustache, mais, plus hardiment relevée, avec la cravate spéciale où se reconnaît le coup de poise de l'ancien officier. C'était, en effet, quoique tout jeune, un ancien officier.

Le marquis de Morès, dit le maître du loisir en me présentant. Morès, comme le boulevard l'appellait couramment, était déjà célèbre. Ses traits de courage et d'audace défrayaient les conversations de journaux et de cercles. Il avait conquis la Ville, recruté un redoutable bataillon de volontaires dans ces garçons bouchés prêts à marcher, sur un signe de lui, partout où il voudrait. Comment se j'avais-je eu le plaisir de le voir, en sa qualité de seigneur de vieille race, je n'ai pu penser à se faire une telle cohorte d'amis et à l'établir, en effet, assuré? Il s'étonnait, comme un paradoxe vivant, ce Paris qui se fantasait bataillesse allouait en tous sens. J'avais cent fois entendu parler de lui. Je ne le connaissais pas.

La connaissance fut vite faite. Adressés à la cheminée devant laquelle nous étions restés de bout, nous causâmes une demi-heure. Morès parlait agréablement, en Parisien averti de tout, en un langage net, précis et coloré. En l'écoutant, je le regardais. Il était étonnamment beau, d'une beauté vigoureuse et mâle qu'une extrême finesse de traits, une surprenante perfection dans le modelé du visage rendaient charmants. Ce que je remarquai surtout, c'était le menton, d'un dessin à la fois violent et par, dont la prédominance, presque brutale sous l'harmonie de la ligne, attestait un excep-

tionnel degré de volonté et d'énergie. Nous nous quittâmes, les meilleurs amis du monde, sur une cordiale poignée de mains. J'éprouvai donc quelques surprises lorsque, le lendemain, ouvrant mon courrier, j'y trouvai une lettre signée Morès, dont l'auteur me déclarait, sans plus d'ambages, qu'il se proposait de me couper la gorge....

Je relus la lettre, retournai l'enveloppe, et je compris, et à peu près. Mon nom n'y figurait pas. Elle était adressée au directeur d'un journal dont j'avais momentanément la charge administrative, mais qui, de fait, se trouvait pour l'instant d'épave de directeur et même, par suite d'une absence, de rédacteur en chef. La cause de cet état était une information politique dont Morès n'acceptait pas les termes. La lettre n'était pas de sa main. Un scribe quelconque l'avait écrite, avec une trentaine d'autres sans doute. Morès avait signé le tout et l'avait expédié, à l'aventure, à tous les journaux qui avaient reproduit l'information.

J'étais un peu embêté, si j'ose m'exprimer ainsi. Elever un dard, même pour une cause futile, rien de mieux, quand on est l'auteur de la cause. Mais quand on n'y est pour rien et quand on n'a, pour en prendre la responsabilité, qu'une qualité aussi inférieure qu'illicite, c'est tout de même un peu temps d'un agrément douteux. D'autre part, indistinctement ou non, j'avais regretté la lettre, et je ne voulais pas la laisser sans réponse.... Un ami survint à point pour me tirer d'embarras. Il y avait mal dit, puisque la lettre se m'était réellement pas destinée; il suffisait que Morès le sût pour que l'incident fût clos de lui-même. Justement, il devait venir Morès dans la matinée. Deux heures après, le malentendu était expliqué et vidé. Le lendemain, Morès en riait le premier en me montrant du feu dans ce rez-de-

chaussée de la rue du Mont-Thabor où il avait un pied-à-terre. Si j'avais dû "marcher" avec Morès, il aurait pu m'en cuire. Il en a fait, hélas! à bien d'autres. Ce diable d'homme, outre un sang-froid merveilleux sur le terrain, possédait un poignet d'une vigueur presque irrésistible. Il avait une façon de vous lier l'épée qui vous désarmait encore que vous ayez l'arme dans la main. C'est de la sorte, j'imagine qu'il tua net les infatigables capitaines Mayer, réputés pourtant une des plus fines lames de Paris. Mais les jolis escrimeurs ne sont pas les meilleurs desellistes. Je revais encore, devant le porras du château de Saint-Ouen, dans un décor d'hiver, la passe d'armes démolitôtée entre les deux maîtres Rue et Vigean. Les phrases si légères et déliées de celui-ci ne devaient pas, à mon sens, tenir longtemps contre les coups de boutoir de celui-là....

Morès valait mieux que ce rôle de batailleur. Il le comprit lui-même, le jour où il s'évada de Paris qui lui pesait comme une geôle, pour aller, dans ce Sud ténébreux où il devait trouver la mort, tenter de servir la France. Dans l'acte d'accusation de ses assassins, que j'ai sous les yeux, je découpe ce récit de ses derniers moments. Morès, attaqué par derrière, par les hommes qu'il payait pour le conduire, est blessé de plusieurs coups de sabre. Il se retourne. Il est seul, entouré de vingt traitres armés jusqu'aux dents.

"Pendant le massacre et malgré la chaleur accablante, malgré ses blessures, avengé par

un lambeau de chair qui tombe de son front, de Morès, le revolver déchargé à la main, terrifiée encore ses agresseurs. Il parvient à se traîner sur le sommet d'un monticule où il s'adresse à un buisson, faisant toujours face à ses ennemis. Pendant deux heures, et comme stupéfiée par l'héroïsme de son attitude, les bandits se tiennent à distance, n'osant s'approcher de lui. Enfin, vers midi, l'un d'eux, redoutant encore d'attaquer de face cet homme désarmé, cotoyante le monticule, se glisse derrière le buisson et lui décharge un coup de fusil dans le dos. De Morès tombe la face contre terre. Un Chambâ s'approche alors et l'achève en lui tirant à bout portant un coup de feu dans la nuque....

Quelle tableau! Quelle agonie de lion mangé vivant par des chacals! Et quelle pitié qu'un régime et de tels trépassés de bravoure et d'énergie sont réduits à aller se gaspiller, sous des cieux tristes, en de folles et stériles aventures!....

FAVORABLES.

Paris vient de perdre une de ses meilleures et de ses rares distractions estivales, écrit le "Gastro".

Le roi Makouba est parti. Durant ces quelques derniers jours, il avait rempli avec ses soins son office: on l'avait vu partout, à pied, en voiture, en automobile, seul, accompagné de sa suite et des officiers de la maison présidentielle. D'innombrables objectifs braqués sur l'éminent visiteur l'avaient saisi dans toutes ses attitudes d'intimité ou de représentation; son large chapeau gris était devenu populaire. Les Parisiens l'avaient adopté et il était devenu parisien. On était habitué à le reconnaître. Lorsqu'il passait, on le saluait de sourires familiers; et il y avait déjà comme une petite panache d'amitié dans le "Tenez, le roi!" dont les parents le montraient à leurs petits enfants ébahis.

Il était juste assez différent de nous pour qu'il pût nous étonner, pas assez pour que cet étonnement dégénérât en cette inquiétude où nous plonge trop d'habitude, trop de l'éloignement. Pour les gens du peuple qui le voyaient passer, c'était "un savoyard", mais un savoyard très civilisé, qui avait notre religion et nos idées. Par là, il l'emportait sur tant d'autres visiteurs exotiques dont le métrage de nos bons badauds parisiens garde le souvenir ému.

Car les exotiques ont toujours en du succès à Paris. Qu'ils viennent des confins les plus oppoés du monde, des déserts brûlants de l'Afrique ou des bruyantes asiatiques, l'accueil pour eux était le même: curieux émus, un bria narquois. On les guettait à la porte de leur hôtel, on se retournait sur leur passage, on était charmé de les reconnaître. Leur peu avait été brossé par d'autres soleils que le nôtre; ils parlaient une autre langue, avaient une autre physionomie; un autre sang coulait dans leurs veines. Ils portaient des vêtements et des parures étranges, que nous n'avions pas coutume de voir, et traçaient, par leur aspect singulier, sur la foule terne et morne que nous composons.

Et peut-être ceux qui les entouraient avaient-ils conscience de ce contraste piquant de cette

tenue... Ah! si John n'avait écouté, nous aurions mené une vie bien différente. Il y a d'autres bien à faire que celui que nous faisons; et pour ces fillettes.... Elle secoua la tête tristement. —Enfin, reprit-elle en se penchant, nous verrons. Il est impossible que les enfants de mon cousin Debrode n'aient pas de grandes qualités; c'était un homme plein de cœur.... trop de cœur, puisqu'il est tant à l'ouvrage. Et ces fillettes élevées sans mère.... Heureusement, notre éducation caducienne est bonne et forte, et j'ai confiance.... Et si elles veulent s'aimer.... Ah! si elles veulent s'aimer....

vis lointaine, confondue provisoirement avec la nôtre. En tous cas, en les voyant, ces badauds parisiens, étonnés dans leur ville et dont beaucoup ne franchiraient jamais les "fortifs", satisfaits de l'éloignement qu'ils leur font offrir, de l'exotisme qui tourmente leurs imaginations. Et frôler une robe dont les fils furent tissés sous d'autres latitudes leur procurait peut-être l'illusion d'un de ces vagabondages lointains auxquels rêvent tous les hommes, même les plus indolents, et que si peu accomplissent.

Et puis enfin, enfin surtout, c'était un spectacle. Un spectacle! Ce que cherche perpétuellement, au coin de toutes les rues, notre ânerie. Un spectacle: de Pincoune, de l'imprévu, un frisson qui secoue la torpéur et l'ennui morne des longues journées, un peu d'amusantement de l'œil habitué à deux lignes, à des formes et à des couleurs toujours pareilles, ce qu'on raconte le soir à "la bourgeoisie", avec un peu de secret égoïste d'avoir vu cela.

Le certain, c'est que nos visiteurs exotiques ne passent jamais inaperçus. Ils ont leur clientèle, une clientèle fervente et fidèle: ceux qui les connaissent tous de nom et de vue, qui n'ont jamais raté un roi nègre ou un ambassadeur chinois. Les journaux les renseignent sur l'arrivée, sur l'emploi de la journée de Photo, et ils vont le retrouver, ici ou là, comme à un rendez-vous.

On les promène beaucoup ces visiteurs, par conséquent, on les montre beaucoup. Paris compte là-dessus. D'ailleurs, s'ils sont un spectacle, ils sont aussi des spectateurs. Et la foule, pour qui ils sont une curiosité, est une curiosité pour eux. Elle les attire et les effraye un peu. Partout où ils passent, conscients d'attirer sur eux l'attention unanime, ils manifestent une sorte de timidité, étonnant de regarder les gens trop en face. En général, ils ont sur les Européens cette supériorité et cet avantage d'une parfaite impassibilité.

Parmi ces hôtes dont la visite, depuis quelque vingt ans, nous honore—it en est venu beaucoup, certes, et les expositions surtout en attirant un certain nombre—Paris fait son choix. Il y en a qu'il adopte, qu'il fête, qu'il chausonne, d'autres qu'il délaisse avec dédain. Et ses préférences, pour n'être point toujours très explicables, se manifestent cependant d'une manière incontestable.

Le Shah les eut, avant tous les autres. Ce monarque endimanché, qui venait d'un pays poétique, enchantait les Parisiens. On admirait son agrès, ses moustaches rudes, sa gravité aux spectacles de gala qu'il lui offrit. Nous avons eu en 89 un roi Ahmedou qui fit beaucoup parler de lui dans les "milieux ministériels". Il était venu en famille avec sa suite, ses enfants, sa femme. Et la légende prétend qu'il eut à Paris des malheurs de ménage.

Le roi Dinah Salifou fut—est-ce à cause de son nom, dont s'égayait notre audace—maître de nos salons? — essentiellement populaire. Le célèbre Li Hang Chang fit beaucoup parler de lui pour son sans-gêne et la façon desinvoite dont il se comportait dans les entretiens officiels. On fit courir le bruit qu'il manquait de retenue.

Vous rappelez-vous une jeune étampe aussi une somptueuse ambassade marocaine, dont le chef devint brusquement fou. Les splendides occidentales l'avaient à ce point ébloui qu'il ne voulait plus repartir et réclamait

à grands cris la haute situation de Montjarrat, qu'il avait à doute pris pour le premier ministre de la République. Faut souvent nous reconnaître au Bois le maharajah de Kap thala. Exotique très parialet en lui, et même très modeste. Et comme l'image de son honneur dans la face bronzée se surmo d'un turban d'ivoire à l'idée millions et de pierres, il reg plus de sourires qu'un autre.

Le roi de Siam n'a fait que passer chez nous, juste le temps de voir une revue. Mais la loi de Banaval, lorsque le farouche ministre des colonies lui eut offert un crédit—bien malgré ce qu'il en avait—il fut à la fois le héros de la République, inquit la renvoyait bien vite. La pauvre Reine partit le cœur gros, avec une robe offerte par un essai de ses vassaux, et s'en alla en exil. Elle revint, et d'extrémité viendront. Car autant les exotiques ont besoin de Paris, à tant Paris a besoin d'exotique. On les attend.

AMUSEMENTS. WEST END.

Depuis dimanche, le West End se décomposait pas. Bien qu'il ne soit opéré aucun changement dans le personnel des artistes, le succès n'a fait qu'augmenter à chaque nouvelle représentation. Les trois autres Constantine se devaient les favoris du public qui les applaudit à outrance. Les deux autres de plus en plus de succès. Les deux autres de plus en plus de succès. Les deux autres de plus en plus de succès.

De l'aven de tout, l'orchestre Beethoven est le meilleur que l'on ait vu depuis bien longtemps au West End, ce point de vue de nos abonnés, comme des notes, et le programme est d'une étonnante variété. Aussi jamais le West End n'a eu autant de vague que cette année.

Orpheum Athletic Park. La direction de l'Orpheum comptait sur un grand succès pour "Wag", une des opérettes les plus populaires de réputation; ce succès a dépassé toutes les espérances; il est des plus complets encore que celui de "El Capitán". Le feuille était énorme, dimanche soir; il en a été de même, hier. Aussi les artistes entraînés par cette réussite ont-ils emporté la pièce avec une verve peu commune. Englobes est vraiment superbe dans son rôle de Wag, et il a été admirablement secondé par Miss Edna Cox et Lottie Kendall.

Trois amusements Miss A. Keller et Theresia Barker. Quant au bonheur de femmes, il a conquis le bonheur de tous la salle. Wag, une des magnifiques opérettes, cette semaine.

OPERA FRANÇAIS. Dans une lettre à un de ses amis qui nous est communiqué M. Charley, directeur de Théâtre de la rue Beaubourg, annonce qu'il a proposé quelques jours il sera en mesure d'annoncer au public de la Nouvelle-Orléans la liste des artistes qu'il a engagés.

Après la mise à la Nouvelle-Orléans M. Charley entreprendra une tournée dans l'Ouest, jusqu'à la côte du Pacifique. Brevet in "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.